

Source : myweb.dal.ca/mgoodyea/files/Western%20feminists%27%20wounded%20attachment%20to%20the%20third%20world%20prostitute%20Doezema%20Fem%20Rev%202001%20Spring%2067%2016.pdf

Ce document ne contient que la traduction en français.

Traduction réalisée par le Translation Club du forum <http://intersectionnalite.forumactif.org>

Aïe ! L'« attachement blessé » des féministes occidentales aux « Prostituées du Tiers-Monde » par Jo Doezema

Table des matières

Résumé.....	2
Contexte.....	2
Introduction.....	3
« States of Injury ».....	5
L'émergence des «identités blessées».....	5
Féminisme et ressentiments.....	6
Une histoire blessée.....	8
Les féministes victoriennes et les "corps souffrants" des prostituées.....	8
Une forme moderne d'impérialisme?.....	11
La "blessure" de la prostitution.....	11
Pouvoir, identité, et impérialisme.....	13
Une « hiérarchie de civilisations ».....	14
Protection ou discipline.....	16
Conclusion.....	17
Notes.....	18

Résumé

Contexte

La « traite des femmes » a, ces dernières années, été le sujet d'intenses débats féministes.

Cet article analyse la position de la Coalition Contre la Traite des Femmes (Coalition Against Trafficking in Women, CATW) et les écrits de sa fondatrice, Kathleen Barry.

Il suggère que la construction par la CATW des « prostitué-es du Tiers-Monde » fait partie d'un réflexe assez courant parmi les féministes occidentales qui consiste à construire un « autre » blessé comme justification de ses propres pulsions positions interventionnistes.

L'argument central de cet article est que le « corps blessé » des « victimes de la Traite du Tiers-Monde » dans le débat féministe international autour de la Traite des femmes sert de puissante métaphore pour faire avancer certains intérêts féministes, qui ne sauraient être assimilés à ceux des travailleur-euse-s du sexe du Tiers-Monde elles-eux-mêmes.

Cet argument est avancé via une comparaison entre les campagnes féministes victoriennes contre la prostitution en Inde et les campagnes féministes contemporaines contre la traite.

Le terme « identité blessée » (injured identity) provient de *States of Injury, Power and Freedom in Late Modernity* (États du préjudice, Pouvoir et Liberté dans la modernité tardive) par Wendy Brown, paru en 1995. Brown avance que certains groupes ont formulé leurs revendications pour l'inclusion dans l'État libéral en termes de « dégâts historiques ». Antoinette Burton (1998) étend l'analyse de Brown à la relation des féministes victoriennes à l'Empire, argumentant que les « identités blessées » des « autres » coloniaux étaient au cœur des tentatives féministes pour avoir leur propre rôle dans l'Empire. Ce document est construit sur l'analyse de Burton, se demandant quel rôle les « identités blessées » des travailleur-euse-s du sexe du Tiers-Monde jouent dans la construction de certaines identités féministes contemporaines. La notion d'« identités blessées » propose une façon provocatrice de commencer à examiner comment les féministes de la CATW utilisent les "victimes de la Traite" dans leur discours. Si l'« identité blessée » est un élément constitutif de la formation du sujet de la modernité tarvive, cela peut aider à expliquer pourquoi la CATW et Barry se réfèrent autant à la « souffrance » des « victimes de la Traite dans le Tiers-Monde » dans leur discours sur l'assujettissement des femmes. Cela soulève également des questions sur la possibilité de conséquences répressives des efforts de la CATW dans son combat contre la « Traite des femmes » via une législation « protectrice ».

Introduction

Le sujet de la « Traite des femmes » a, depuis le milieu des années 1980, reçu une attention internationale croissante. Actuellement, des négociations sont en cours au Centre de l'ONU pour la Prévention Internationale du Crime à Vienne à propos d'un accord international sur la Traite des femmes (Projet de Protocole Contre le Trafic International des Femmes et des Enfants Additionnel à la Convention des Nations-Unies contre la Criminalité Transnationale : A/AC.254/4/add.3). Ce nouvel accord a fait l'objet d'un lobbying par des ONG féministes anti-traite. L'action des lobbies a été répartie en deux « camps ». Le premier, le Comité des Droits Humains, voit la prostitution comme un travail légitime (1). Le second, lancé par la CATW, voit la prostitution comme une violation des Droits Humains des femmes (2). Alors qu'il y a des similarités dans leur représentation de la « Traite des victimes dans le Tiers-Monde », la CATW en particulier considère les « prostituées du Tiers-Monde » comme des victimes sans défense ayant besoin d'être sauvées (3). Cet article analyse les efforts de lobbying de la CATW et les écrits de sa fondatrice, Kathleen Barry. Il suggère que la construction par la CATW des « prostituées du Tiers-Monde » fait partie d'une plus grande impulsion des féministes de l'Occident de construire un « autre » blessé pour justifier leurs propres pulsions interventionnistes (4).

L'argument central de cet article est que le « corps blessé » des « victimes de la Traite dans le Tiers-Monde » dans le débat féministe international autour de la Traite des femmes sert de puissante métaphore pour avancer certains intérêts féministes, qui ne sauraient être assimilés à ceux des travailleuses du sexe du Tiers-Monde elleux-mêmes.

Le terme « identité blessée » (*injured identity*) provient de *States of Injury, Power and Freedom in Late Modernity* (États du préjudice, Pouvoir et Liberté dans la modernité tardive) par Wendy Brown, paru en 1995. Dans son travail, Brown avance que les politiques identitaires modernes sont basées sur un sentiment de blessure causé par l'exclusion des présumés "bienfaits" de l'état libéral moderne.

Ce n'est pas la première fois que les « prostituées blessées du Tiers-Monde » figurent dans les campagnes féministes internationales. Antoinette Burton a examiné, dans *Burdens of History: British Feminists, Indian Women and Imperial Culture, 1865–1915* (paru en 1994), la manière dont les féministes victorien-nes utilisaient la position de la prostituée en Grande-Bretagne et dans l'Inde coloniale dans leur campagne pour prouver que les femmes anglaises n'étaient pas sujettes à l'affranchissement politique. En faisant cela, elles ont répandu une image des prostituées indiennes, et des Indiennes en général, à l'instar de l'orientalisme de l'empire : que les Indiennes sont rétrogrades, sans défense, et sujettes à la tradition barbare. Dans un article plus récent, Burton (1998) applique la théorie de Brown à la question de la relation des féministes victoriennes avec l'empire. Cet article se base sur ces trois travaux pour encadrer son enquête sur la manière dont les discours féministes coloniaux autour de la prostitution influencent les constructions féministes contemporaines du « corps blessé » des « victimes de la Traite dans le Tiers-Monde ».

Premièrement, je mettrai brièvement en valeur les implications des théories de Wendy Brown sur la formation de l'identité et une analyse du discours de la CATW sur la Traite.

Deuxièmement, je me tournerai vers l'application de la théorie de Brown par Antoinette Burton pour la lumière qu'elle jette sur l'utilisation historique des « corps souffrants » de la colonisation dans la construction des identités féministes modernes. Je retournerai alors à Wendy Brown pour examiner les façons dont les « blessures » au cœur de l'analyse que fait Barry de l'assujétissement des femmes se combinent avec l'héritage colonial pour enfermer la « victime de la Traite dans le Tiers-Monde » dans une figure d'« autre » victimisé. Finalement, j'examinerai les demandes de la CATW à l'ONU

à l'aune des arguments de Brown à propos des possibles conséquences répressives du lien identité/blessure. Il est important de retenir deux ensembles liés de problèmes qui vont au-delà de la portée de cet article pour s'y adresser.

Premièrement les féministes de la CATW ne sont pas seules dans leur attachement aux « corps souffrants des prostituées du Tiers-Monde ». Les organisations féministes anti-traite qui reconnaissent habituellement la prostitution comme une profession légitime peuvent glisser dans des représentations orientalistes des travailleur-se-s du sexe du Tiers-Monde.

Trop souvent, ces organisations font une dichotomie entre les travailleur-se-s du sexe occidentaux-ales « volontaires » et ceux du Tiers-Monde « victimisées »

Cette distinction comporte ses propres dangers politiques, qui ont été explorés par Alison Murray (1998) et dans mes propres premiers travaux (Doezema, 1998).

Deuxièmement, la campagne contre la Traite des femmes n'est pas uniquement conduite par des féministes occidentales, mais des organisations de femmes du Tiers-Monde participent à la CATW (5). Les usages orientalistes des « corps blessés » des prostituées par les féministes occidentales sont plutôt faciles à remarquer. Comment s'insèrent les féministes du tiers-monde dans cette image ? Une réponse complète à cette question est hors de portée de cet article, mais il est important de signaler que le « corps souffrant » de la « prostituée du tiers-monde » n'est pas une image unidimensionnelle dont la seule raison d'être est de réassurer les féministes occidentales sur leur rectitude et de leur supériorité morale. Ce « corps » apparaît dans les discours féministes non-occidentaux comme la métaphore d'un certain nombre de peurs, d'angoisses et de relations de dominations (Tyner, 1996; Cabezas, 1998; Pike, 1999; Doezema, 2000). Par exemple, la figure de la « prostituée souffrante du tiers monde » symbolise les excès du capitalisme et ses effets négatifs sur les femmes. Voir la campagne contre la traite des femmes comme un exemple du « féminisme occidental » autoritaire ignore le contexte culturel/national qui préside à la formation de ces campagnes. Par exemple, Pike (1999), en parlant du Népal, démontre à quel point les campagnes anti-traite contemporaines sont profondément inscrites dans la culture et l'histoire du pays. Bien sûr, beaucoup de féministes du tiers-monde rejettent l'image des « femmes du tiers monde comme victimes impuissantes du patriarcat ou d'un "capitalisme grossier et indifférencié" ».

« States of Injury »

Les essais réunis dans « States of Injury : Power and Freedom in Late Modernity » (1995) explorent les questions du "pouvoir politique et de l'opposition" (1995:3), en puisant dans les travaux de Marx, Nietzsche, Foucault et Weber. Cet article ne cherche ni à prendre en compte la totalité des arguments assez complexes de Brown, ni à les évaluer entièrement. Ma lecture de Brown est donc partielle. En revanche, j'utilise certains de ses arguments pour mettre en lumière le lien entre certains types de féminismes occidentaux et les « blessures » des « victimes de la traite du tiers monde ».

L'émergence des «identités blessées»

L'émergence de l'idée d'« identités politisées » est centrale dans l'analyse que fait Brown du pouvoir politique et de son opposition. Par là, elle entend les concepts de genre, de sexualité et d'ethnicité, considérés comme des groupes politiques distincts et opposés. Elle se donne pour tâche de trouver comment les identités politisées peuvent combattre les structures de domination avec efficacité. Ce faisant, elle n'essaye pas d'argumenter en faveur de ou contre les identités politiques en tant que telles. Elle adopte plutôt une approche généalogique de la question des politiques identitaires, c'est-à-dire qu'elle prend en compte les circonstances historiques qui ont entraîné l'émergence de ces identités politisées et la façon dont elles mettent en forme les demandes de ces identités. De ses propres mots : « En considérant ce qui l'a produite, lui a donné forme et lui permet de s'étendre, qu'est-ce que l'identité politisée désire ? » (1995:62)

Brown affirme que cette identité politisée « désire » plus la protection que le pouvoir. Ce désir risque trop souvent de contribuer aux structures de dominations plutôt que de chercher à les subvertir. Pourquoi cela ? Brown rejoint (entre autres) Foucault et Marx dans leur idée que les mouvements d'oppositions émergent de structures déjà en place, afin de réparer les défauts de ces structures. En tant que tels, ces mouvements sont réactionnaires et formulent leurs arguments en des termes préexistants. Brown ajoute que l'identité politisée est à la fois un produit et une réaction à l'incapacité manifeste du libéralisme à respecter ses promesses de justice universelle, incapacité pouvant se manifester jusque dans l'exclusion de certains « groupes visibles », comme les femmes ou les homosexuel-le-s, des champs de l'égalité et de la liberté. L'identité politisée demande à être incluse dans ces champs ; en revanche, elle ne remet pas en question le fait que ces champs émergent de structures qui permettent la « blessure » de la marginalisation en premier abord.

Brown suggère que la capacité de l'identité politisée à transformer les structures de domination est sévèrement limitée par sa propre contribution à une histoire de "douleur". La « douleur » ou la « blessure » au cœur de l'identité politisée est une subordination sociale et une exclusion de l'égalité et de la justice universelles promises par l'État libéral. Cette douleur historique devient le fondement de l'identité, ainsi que, tout à fait paradoxalement, ce à quoi les politiques identitaires cherchent à mettre fin. En d'autres termes, l'identité basée sur la blessure ne peut se défaire de cette blessure sans cesser d'exister. Ce paradoxe mène à une recherche de protection de la part de l'État, au lieu de pouvoir ou de liberté. En recherchant la protection de la part des mêmes structures qui sont à l'origine de la blessure, ces politiques risquent de réaffirmer, plutôt que de subvertir, les structures de domination, et elles risquent de réinscrire cette blessure identitaire dans la loi au travers de leurs demandes de protection venant de l'État.

L'analyse faite par Foucault de ce qu'il appelle le pouvoir disciplinaire est une composante importante de la compréhension que Brown fait du paradoxe des politiques identitaires : celles-ci pourraient en fait renforcer les structures de domination auxquelles elles cherchent à s'opposer. Dans son *Histoire de la Sexualité* (1980) ainsi que dans *Surveiller et Punir* (1979), Foucault postule

que les individus ne sont pas seulement contraints par des structures externes, mais sont également des "sujets" produits et régulés par des structures et des discours disciplinaires. (Pour Foucault, cela ne veut pas dire que vaincre la domination est impossible, mais plutôt qu'une résistance s'opère partout où le pouvoir s'exerce.) Foucault prend ainsi en compte la façon dont les sujets disciplinés consentent et exercent leur propre discipline. Cependant, Brown va plus loin que Foucault en demandant comment il est possible qu'un sujet puisse non seulement cesser de désirer la liberté, mais aussi commencer à désirer son opposé. Pour répondre à cette question, elle se tourne vers le concept de ressentiment développé par Nietzsche dans sa *Généalogie de la Morale* (1969).

Féminisme et ressentiments

Selon Brown, une identité politisée comme le féminisme montre plusieurs de ces « signes de [...] ressentiment » (1995:27) : notamment la tendance de celui qui est dépourvu de pouvoir à remettre le pouvoir en question à l'aide d'arguments moraux plutôt que de chercher le pouvoir pour lui-même. Le recours à Nietzsche explique bien l'utilisation que fait Brown de termes comme « douleur » et « blessure » pour expliquer les effets de la marginalisation et de la subordination. Nietzsche postule que la cause du ressentiment est la « souffrance » : cette souffrance pousse l'individu à prendre sa revanche sur la cause de cette souffrance. Brown décrit cette « politique du ressentiment » de la sorte :

« Développant une politique morale du pouvoir à partir du point de vue du blessé, elle [la "politique du ressentiment"] délimite un champ de responsabilité en constituant des sujets et des lieux souverains responsables de la "blessure" qu'est la subordination sociale. Elle fige l'identité des blessés et des blessant comme des classes sociales, et codifie le sens de leurs actions de façon à éviter toute possibilité d'indétermination, d'ambiguïté ou toute lutte pour le repositionnement ou la réassignation... L'effort de prohibition de la blessure sociale donne une légitimité totale à la loi et à l'État comme protecteur approprié contre la blessure, et donne l'impression que les individus blessés ont besoin de tels protecteurs. »

L'investissement du ressentiment dans l'absence de pouvoir signifie qu'un positionnement moral est préférable à l'argument politique: « Sa pensée [celle de Nietzsche] est efficace pour ce qui est de comprendre la source et les conséquences d'une tendance toute contemporaine à la moralisation en lieu et place d'un argumentaire politique, et afin de comprendre la codification de la blessure et de l'impuissance [...] que ce genre de politiques moralisantes entraînent » (Brown, 1995: 27)

L'opposition faite par Brown entre « morale » et « politique » semble être un peu difficile à accepter, surtout pour des féministes. Sur quoi devons nous baser notre politique après tout, si ce n'est sur une certaine notion de ce qui est bon et de ce qui est juste, pour les femmes — notion entièrement morale ? Cependant, en encourageant la politique plutôt que la moralité, Brown ne suggère pas que nous devrions nous débarrasser (ou même que nous pouvons faire abstraction) de ce qui est « juste », « droit » ou « bon ». En fait, elle maintient que les idées de ce qui est juste, droit ou bon, qui sont basées sur des notions morales de ce que nous pensons, mènent à une politique du ressentiment, « du reproche, de la rancœur, du moralisme et de la culpabilité » (1995: 26). Elle soutient que le besoin de développer de nouveaux espaces où décider collectivement et politiquement de ce qui est bon, juste et droit, ne dérive pas de ces notions identitaires de « ce que je suis », mais d'une nouvelle éthique de « ce que je veux pour nous » (1995: 75).

La tendance à recourir à la protection de l'État, plutôt qu'à questionner le pouvoir de l'État de réguler et de punir, est ce que Brown considère particulièrement problématique pour le féminisme. Elle note :

« Les femmes tout particulièrement ont raison d'approcher de telles politiques avec méfiance. Historiquement, l'argument que les femmes ont besoin de la protection des hommes a toujours été centrale dans la légitimation de l'exclusion des femmes de certaines sphères de l'activité humaine ainsi que leur confinement dans d'autres. Lier simultanément la "féminité" aux classes et races privilégiées [...] et leurs codes de protection sont d'autres marqueurs de telles divisions au sein des femmes. Les codes de protection sont des outils clés de contrôle des femmes privilégiées, et ils intensifient la vulnérabilité et la dégradation de ceux qui se trouvent du mauvais côté du fossé creusé entre la lumière et les ténèbres, les femmes et les prostituées, les bonnes filles et les mauvaises filles. » (1995 : 165)

La notion d'« identités blessées » offre un moyen provocateur permettant d'examiner comment les féministes du CATW traitent de la "victime de la Traite" dans leur discours. L'examen que fait Brown de la formation historique des identités politisées de la femme donne une place centrale à la « logique de la douleur dans les processus de formation du sujet » (1995: 55). Cela se voit immédiatement : la campagne du CATW contre la traite des femmes réitère constamment la douleur littérale et physique que les corps des « prostituées du tiers-monde » subissent. Si « l'investissement de l'identité politisée [...] dans sa propre histoire de la souffrance » (Brown 1995: 55) est un élément constitutif de la formation du sujet à la fin de l'époque moderne, cela pourrait expliquer pourquoi Barry et la CATW reposent si fortement sur la « souffrance » des « victimes de la traite dans le tiers-monde » dans leur discours sur la domination des femmes. Cela soulève également des questions au sujet des efforts opérés par la CATW pour combattre la « traite des femmes » au moyen d'une législation « protectrice ».

Une histoire blessée

L'idée d'utiliser le travail de Brown pour examiner le rôle du « corps souffrant de la prostituée » dans la construction de certaines identités féministes m'a été suggérée par l'application que fait Burton (1998) de l'analyse de Brown. Burton utilise ce travail pour analyser une production particulière du féminisme victorien : « Native Races and the War » (1900) de Josephine Butler. Dans cet ouvrage, Butler évoque la souffrance des hommes Noirs Africains sous domination Afrikaner afin de justifier le rôle des Anglais dans la Guerre des Boers (6). Dans son analyse, Burton développe la théorie de Brown :

«Ce qui reste sous-développé dans le cadre théorique de Brown est à quel point des communautés politiques ouvertement autonomes se sont reposées historiquement sur les blessures de l'« autre » pour recentrer l'attention de l'État sur leur propre désir d'inclusion dans le corps politique» (1998: 339)

Burton suggère que c'est à cause du fait que chez Brown, la « généalogie du libéralisme occidental et de ses affiliés n'est qu'implicitement coloniale ». L'application que fait Burton de la théorie de Brown pousse à analyser l'utilisation faite des « corps souffrants » des « prostituées du tiers monde » par les féministes contemporaines. Deux aspects de ces « corps souffrants » ressortent tout particulièrement de l'analyse de Burton.

Le premier aspect est l'utilisation fortement genrée de ce corps. Beaucoup des « corps souffrants » évoqués par les féministes victoriennes étaient féminins : des femmes esclaves des Caraïbes, des prostituées Indiennes et Anglaises. Mais cela n'a pas toujours été ainsi, comme le démontre l'analyse de « Native Races and the War ». L'aspect le plus genré n'était pas le genre du « corps souffrant », mais plutôt celui la prétendue capacité des femmes, basée sur des caractéristiques essentielles, à s'identifier aux « corps souffrants » et donc de les représenter politiquement.

Le second aspect du "corps souffrant" est la nette distinction coloniale et donc de classe entre le "corps souffrant" et le "corps sauvant". Les "corps sauvants" étaient ceux de blancs et de classe moyenne, les "corps souffrants" étaient ceux de prolétaires, ou noirs et colonisés.

Dans la section qui suit, je revisiterai le travail de Burton (1994) sur les campagnes contre la prostitution en Inde faites par les féministes victoriennes à l'aune de sa propre application de la théorie de Brown. Cela ouvre de plus grandes possibilités d'exploration des "victimes de la traite du tiers-monde" présentes dans le discours de la CATW. Cela nous permet d'examiner comment le féminisme victorien se reposant sur "l'Autre souffrant" pourrait influencer les discours contemporains. Cela pourrait également nous aider à mettre en lumière les relations de domination et de subordination cachées dans le discours féministes sur "les victimes de la Traite du tiers-monde".

Les féministes victoriennes et les "corps souffrants" des prostituées.

Les arguments contre la prostitution émis par les féministes victoriennes étaient chargés de références à l'esclavage (Irwin, 1996). Selon Burton (1998), leur réappropriation des discours anti-esclavage en dehors de leur contexte politique originel est un indice attestant l'importance de « l'Autre souffrant » dans leurs revendications pour l'inclusion dans le corps politique. L'utilisation de l'esclavage par les militants, qu'ils aient été féministes ou non, a été particulièrement intense : en tant que « blessure indéniable », elle a servi à démontrer la nécessité pour les femmes de s'impliquer, d'abord en tant que philanthropes issues du public, puis plus tard directement en politique (Burton, 1998).

Le mouvement caractérisé par son utilisation toute politique (plutôt que philanthropique) du « corps souffrant » de la prostituée était connu sous le nom d'abolitionnisme (Bland, 1992).

L'abolitionnisme visait directement les Contagious Diseases Acts promulguées en Grande Bretagne en 1867. Ces lois destinées à endiguer les maladies vénériennes au sein de l'armée mettaient un place un système forçant les prostituées à passer des examens médicaux de deux semaines, et les enfermaient dans des « lock hospitals » en cas de maladie. Ce mouvement, mené par Josephine Butler et composé de syndicats, de socialistes et de réformateurs rangés aux côtés des féministes, considérait que ces lois créaient une morale à deux poids, deux mesures. La purification de l'État, disaient-elles, ne pouvait s'opérer que par le suffrage des femmes (Walkowitz, 1980).

Tandis que les premières campagnes anti-prostitution utilisaient le trope de l'esclavage de façon métaphorique, l'avènement de la campagne contre la « traite des blanches » l'a vu se transformer en une description littérale de la condition de la prostitution. W.T. Steat, dans sa « Tribune de la Vierge à la Babylone Moderne » écrite en 1885 pour le Pall Mall Gazette, cherchait à galvaniser l'opposition du public au « commerce d'esclaves blanches » (voir Walkowitz, 1992). Dans cette publication à sensation, il prétendait fournir des preuves parlant de centaines de jeunes filles anglaises manipulées ou droguées à des fins de prostitution. Il accusait leurs parents de vendre leurs filles à des « esclavagistes de blancs » (Citation de Stead parue dans Fisher, 1997: 132). Dans un précédent article (Doezema, 2000), j'ai esquissé les outils narratifs de « la traite des blancs » : l'innocence élevée en pureté sexuelle, l'impuissance, la dégradation et la mort. La rhétorique explosive liant le sexe et l'esclavage a poussé le public à soutenir la cause des abolitionnistes (Walkowitz, 1980; Grittner, 1990; Guy, 1991; Irwin, 1996).(7)

Les allégations parlant d'un « esclavage des blanches » d'Angleterre vers l'Est ont attiré une attention croissante sur la prostitution dans les colonies (I. Chatterjee, 1990). Cependant, les féministes britanniques étaient plus intéressées par le contrôle des prostituées indiennes via les Contagious Diseases Acts que par le sort d'hypothétiques « esclaves blanches » en Inde. Les Contagious Diseases Acts indiennes ont été promulguées peu de temps après celles d'Angleterre, et avaient le même but : protéger la santé des soldats britanniques. Comme en Angleterre, ce but devait être atteint par des examens systématiques et l'emprisonnement de prostituées touchées par des maladies vénériennes. Suite à la réussite de la campagne pour la révocation de ces lois en Angleterre et au Pays de Galles, les féministes abolitionnistes menées par Josephine Butler se sont tournées vers l'Inde (Burton, 1994). Après une longue campagne, ces lois furent révoquées en 1888. Cependant, leur retrait n'a pas signifié l'arrêt de leur application, qui a continué dans certaines zones où les abolitionnistes ont continué leurs efforts (Ballhatchet, 1980; I. Chatterjee, 1990; R. Chatterjee, 1992; Burton, 1994).

La portrait que les féministes victoriennes dressaient des prostituées indiennes avait beaucoup de similitudes avec celui des prostituées anglaises issues du prolétariat. Et de la même façon que les « corps souffrants » des prostituées de métropole (que ce soit en Angleterre, aux Amériques ou ailleurs) ont servi d'arguments aux féministes victoriennes pour affirmer la nécessité de leur participation politique au gouvernement national, les prostituées indiennes « asservies » ont également servi à démontrer le besoin d'impliquer les femmes dans les sphères politiques de l'Empire afin de le purifier et de mettre un terme à la souffrance causée par les hommes (Burton, 1994). Comme le disent Liddle et Rai :

« Le sujet de la femme indienne vivant dans une société colonisée en décadence était tout ce contre quoi elles [Les féministes victoriennes] luttait et c'était pour les féministes occidentales la mesure de leur propre progrès . Les féministes britanniques voyaient en l'Angleterre le coeur de la démocratie et du féminisme, et en revendiquant des droits politiques elles cherchaient également à participer à la marche de l'Empire. (1998: 499) »

Les féministes victoriennes considéraient qu'en théorie les femmes indiennes étaient les « égales » des femmes anglaises. Cependant, c'était plus de la rhétorique chrétienne qu'une véritable opinion (Burton, 1994). Les revendications à l'inclusion politique des femmes anglaises nécessitaient le maintien de l'inégalité entre les femmes anglaises et indiennes : les indiennes servaient à la « comparaison », témoignant de la situation "avancée" des féministes victorienne de la classe moyenne. La nature impériale et internationale de la campagne des féministes contre les Contagious Diseases Acts en Inde peignait les femmes britanniques comme avancées, fortes et civilisées alors que les femmes indiennes étaient montrées comme arriérées, impuissantes et inférieures (Burton, 1994).

En adaptant les discours sur la prostitution à un cadre colonial, les féministes abolitionnistes ont puisé dans le discours colonial qui dominait en Inde. Dans ces discours occidentalistes, le statut de la femme devient un témoin clé de la « civilisation » (Midgley, 1998). Contrastant avec celle des femmes anglaises, la condition des « femmes indiennes » était généralement vue comme une sujétion impuissante à un traditionalisme barbare (Liddle et Rai, 1998). Les images de « l'épouse mineure », de la « veuve immolée », de la « captive du sérail » et de la prostituée servaient toutes à qualifier l'entièreté des femmes indiennes (Liddle et Rai, 1998). Dans cette équivalence implicite mise en place par les féministes abolitionnistes, le « corps souffrant » de la prostituée indienne est devenu celui de toutes les femmes et de leur condition en Inde (Burton, 1994; Liddle and Rai, 1998). Le « corps souffrant » vu comme métaphore a contribué à représenter l'Inde comme profondément arriérée et en besoin de gouvernement : la nature genrée de ce corps a défini le domaine des féministes britanniques dans l'Empire.

Une forme moderne d'impérialisme?

Les universitaires féministes de l'empire britannique défendent l'idée que les discours féministes contemporains ne peuvent être considérés en dehors de leur contexte historique (Burton, 1992; Liddle and Rai, 1998; Midgley, 1998).

La campagne contre la Traite doit être vue à la lumière de l'histoire de l'impérialisme, du colonialisme et de la décolonisation: les efforts de campagne des féministes dans les pays développés, dans le tiers-monde et dans les pays anciennement communistes sont façonnés par cette histoire.

Alors que, comme le soulignent Liddle et Rai, le tiers-monde d'aujourd'hui n'est plus l' 'Orient' des temps coloniaux, les discours coloniaux gardent toujours "une certaine emprise sur l'imaginaire Occidental, comme exprimé dans certains écrits des Women's Studies contemporaines" (1998:497). Ce n'est pas un accident de l'histoire, mais l'héritage de l'empire, qui met les « corps en souffrance des prostitués du tiers-monde » au centre de certaines campagnes féministes aujourd'hui.

Pourtant, comme le note Kempadoo, l'examen de l'impact de l'héritage impérial sur les conceptions féministes contemporaines de la prostitution a à peine commencé:

«Néanmoins, la nécessité pour le féminisme de prendre en compte les subjectivités sexuelles racialisées en lien avec le poids historique de l'impérialisme, du colonialisme et de structures du pouvoir racistes n'a été soulevée que récemment dans le contexte de cette réflexion féministe sur la prostitution.» (1998: 13)

Cette section portera sur deux questions. D'abord, elle traitera la façon dont les "blessures" des prostituées sont fondamentales pour la construction de l'identité "femmes" dans les théories politiques de Kathleen Barry et du militantisme de CATW. Ensuite, elle s'intéressera à l'impact de l'héritage colonial du féminisme impérialiste sur l'incorporation des « souffrances » des «prostituées / victimes de la Traite du tiers-monde » dans cette identité.

La "blessure" de la prostitution

Wendy Brown examine la généalogie de la formation de l'identité politique pendant la modernité tardive en Amérique du Nord en fonction de la manière dont des identités comme celles de genre, de race ou d'homosexualité sont construites sur une base de "blessures" historiques perçues. L'analyse de Barry dans *The Prostitution of Sexuality: The Global Exploitation of Women* (La prostitution de la sexualité : l'exploitation globale des femmes)(1995) du rôle de la prostitution dans l'oppression des femmes procède du modèle "blessure/identité" tel qu'il est exposé par Brown. Dans l'analyse de Barry, la subordination des femmes est le résultat du sexe. Le sexe est défini comme la condition de la subordination des femmes qui s'incorpore à la fois dans le corps sexué et dans sa mise en scène dans l'acte sexuel" (1995: 278)

La subordination des femmes est vue comme analogue à la subordination de classe, c'est à dire, la "position de classe" des femmes est une position de subordination sexuelle à la "classe " dominante des hommes. La "blessure" du sexe est donc ce qui constitue la "classe" des femmes. Pour Barry, comme pour d'autres féministes comme Andrea Dworkin, Sheila Jeffreys et Catherine MacKinnon, le sexe est pouvoir : le pouvoir masculin sur les femmes. Barry voit la prostitution comme l'expression ultime de la domination masculine.

«Mon étude du sexe comme pouvoir [...] inévitablement, continuellement, me renvoie sans cesse à la prostitution [...] on ne peut pas se mobiliser contre la condition d'oppression d'une classe sans en connaître toutes les dimensions. Ainsi, mon travail a été d'étudier et d'exposer le pouvoir sexuel

dans ses formes les plus sévères, globales, institutionnalisées et cristallisées [...] La prostitution - pierre angulaire de toute exploitation sexuelle.» (1995: 9)

Les affres de la prostitution sont exprimés en des termes très graphiques qui font ironiquement écho au discours moralisateur religieux/patriarcal traditionnel dirigé contre les prostitué-e-s.

Hoigard et Finstad (1992), dont le travail est tenu pour exemplaire par Barry, parlent des vagins des travailleuses du sexe comme de 'poubelles pour les éjaculations de hordes d'hommes anonymes' (cité par Chapkis, 1997: 51). Barry elle-même dit que les prostituées deviennent « interchangeables » avec les poupées gonflables « de simples orifices pour la pénétration et l'éjaculation » (1995:35). Un-e membre de Coalition Contre la Traite des Femmes a récemment dépeint les prostituées comme des « trous béants, entourés de chair, dans l'attente d'un dépôt de sperme masculin. » (9) « La prostitution rend toutes les femmes vulnérables, exposées au danger, aux attaques. Être vulnérable est, par définition, être en situation d'être atteinte, blessée, mise à mal. » (Barr, 1995: 317). Comme la femme acquiert une « identité » uniquement constituée au travers de la « blessure » infligée par le pouvoir sexuel de l'homme, la prostituée est l'aboutissement de l'image de la "femme".

«Je prends la prostitution comme modèle, la forme la plus extrême et la plus cristallisée de toute exploitation sexuelle. L'exploitation sexuelle est une condition politique, le fondement de la subordination féminine et le fondement sur lequel la discrimination envers les femmes se construit et s'exerce.» (1995: 11)

Kathleen Barry et la CATW prétendent baser leurs analyses sur la « véritable » expérience des prostituées. Dans la théorie de Barry, le sexe dans la prostitution « réduit les femmes à un corps » et est donc nécessairement blessant, qu'il y ait consentement ou non (1995: 23)

En conséquence, les histoires « véritables » de douleur et de blessure des prostituées servent à la fois à démontrer la justesse de sa pensée et sont présentées comme sa base empirique.

Les témoignages de prostituées revêtent donc le statut de vérité absolue. Cependant, seules certaines versions de l'expérience des prostituées sont considérées comme "vraies". Barry construit la "blessure" du sexe dans la prostitution d'une manière circulaire. La prostitution est considérée comme toujours blessante parce que le sexe y est déshumanisant. Cependant, le sexe y prend donc caractère déshumanisant parce qu'il se situe dans le cadre de la prostitution. Dans cette construction propre et scellée, il n'y a pas de place pour les expériences des travailleurSEs du sexe qui clament que leur travail n'est ni nocif ni aliénant.

Pour Barry et le CATW, la notion d'une prostituée qui n'est pas blessée par son expérience est une impossibilité ontologique : ce qui ne peut pas être.

Cette idée d'une expérience des prostituées invariable par essence est en contradiction avec l'interprétation de Barry de la nature construite de la sexualité comme un « produit politique de la hiérarchie de genre » (1995:22). L'analyse de Barry des femmes comme "classe" sexuelle entièrement construite par les hommes est très similaire à celle de Catherine MacKinnon (1987, 1989) La critique que Brown fait de MacKinnon est hautement utile pour cet article en raison des similarités entre MacKinnon et Kathleen Barry. Brown cite Mac Kinnoon en exemple de théorisation féministe contenant « les tensions aigües mais souvent éludées entre d'une part l'adhésion à la théorie de la construction sociale, et d'autre part le fait de privilégier épistémologiquement les récits des femmes sur leur vie sociale » (1995: 41). Brown développe ces « paradoxes symptomatiquement modernistes » (1995: 42) dans le travail de MacKinnon:

«alors que les femmes [dans les travaux de Mac Kinnon] sont socialement construites en profondeur, les paroles des femmes sur leurs expériences [...] sont consacrées comme Vérité, et constituent les fondations du savoir féministe [...] même quand la construction sociale est adoptée

comme méthode d'explication de la fabrication du genre, les « ressentis » et « expériences » acquièrent un statut politiquement, si ce n'est ontologiquement, essentialiste.» (1995: 42)

Ce n'est pas simplement un débat académique obscur sur le statut du savoir dans la pensée féministe. Comme MacKinnon, Barry soutient que l'expérience des femmes, dans ce cas, l'expérience de la prostitution, confirme la « réalité » de la subordination sexuelle. Non seulement cela résulte dans le paradoxe constructionnisme / essentialisme décrit plus haut, cela requiert aussi « d'arrêter de reconnaître l' « expérience » des femmes comme construite de part en part, variée historiquement et culturellement, et en constante réinterprétation. » (Brown, 1995: 40) Brown suggère que la volonté de concrétiser l' « expérience des femmes » prend racine dans une répugnance à abandonner les certitudes morales de la « vérité » dans les luttes politiques de pouvoir: en d'autres mots, d'une incapacité de renoncer à la politique du ressentiment.

En posant la « prostituée blessée » comme fondement ontologique et épistémologique de la vérité féministe, Barry empêche toute possibilité de confrontation politique avec les travailleuses du sexe qui revendiquent une expérience différente. C'est au travers de ce mouvement - l'insistance qu'il y a une « vérité » de l'expérience des travailleuses du sexe et que cette vérité doit être la base de l'action politique féministe - que Barry révèle sa position essentiellement morale, et par là son investissement dans le ressentiment. Ce moralisme sert à masquer les rapports de pouvoir dans ses propres constructions de l'expérience des prostituées. Je vais maintenant examiner la nature de ce pouvoir.

Pouvoir, identité, et impérialisme.

Comment le pouvoir est-il exercé dans les écrits de Barry sur « les prostituées du tiers-monde »? Un récent article de Liddle et Rai (1998) sur l'orientalisme dans le discours féministe est le bon endroit pour commencer à explorer cette question. Liddle et Rai identifient trois voies où «le pouvoir discursif [de l'auteur] prend la forme de l'orientalisme [et] [...] où le pouvoir d'un personnage orientaliste et exercé» (1998: 512). Deux d'entre elles vont être discutées ci-après. D'abord, Liddle et Rai soutiennent que le pouvoir orientaliste est exercé discursivement quand «l'auteur refuse au sujet la possibilité de l'auto-représentation» (1998 : 512).

Une seconde manifestation discursive du pouvoir orientaliste se fait lorsque l'oppression patriarcale ou la résistance des femmes à cette oppression est représentée de telle manière que les cultures occidentales, et le féminisme occidental, se révèle « plus avancées sur l'échelle de la civilisation (1998 : 512). (10) Dans le travail de Barry, le sujet de la prostituée est partiellement construit au travers du prisme de l'orientalisme : dans les termes de Liddle et Rai, elle « refuse au sujet la possibilité de se représenter lui-même » (1998: 512). Les travailleur-se-s du sexe des pays développés sont à la fois plaintes et accusées d'avoir adopté l'idée de droits des travailleur-euse-s du sexe (11). Alors qu'on les plaint de devoir « incorporer activement la déshumanisation dans leur identité » (1995: 70), les activistes travailleur-euse-s du sexe des pays développés sont en même temps rendues responsables de l'oppression subie par les femmes : « accepter la prostitution comme identité pour soi-même revient à être activement engagée dans l'apologie de l'oppression que la femme exerce sur elle-même » (1995:71). En revanche, on ne considère même pas que les travailleur-euse-s du sexe du tiers monde puissent savoir ce que signifie l'idée d'avoir des droits. En faisant référence aux travailleur-euse-s du sexe du tiers-monde, Barry écrit que « le langage du « travail du sexe » a été adopté par désespoir, non pas parce que ces femmes font l'apologie de la prostitution mais parce qu'il leur semble impossible de traiter les femmes prostituées avec respect et dignité autrement qu'en normalisant leur exploitation. » (1995: 296).

Comme avec les féministes victorienne et leur campagne pour sauver les femmes Indiennes, les

travailleur-se-s du sexe du Tiers-Monde sont vu-e-s comme si esclavagisées que leur seul espoir est d'être sauvé-e-s par d'autres. L'impuissance des prostituées indiennes était centrale dans les arguments des féministes victorienne, et le trope de l'esclavage servait à démontrer le besoin d'une intervention des féministes occidentales. « Les pensées traitant de l'esclavage, qu'elles soient pro- ou anti-, on été fondées sur la notion que l'esclave, bien que capable de résistance, et le plus souvent impuissant devant soit une certaine incapacité naturelle, soit une contrainte culturelle » (Burton, 1998: 341). L'impuissance de la prostituée indienne servait de prétexte efficace à l'expression du pouvoir libérateur des féministes britanniques (Burton, 1994). Cela est toujours aussi vrai maintenant : « En bonne colonialiste, la mission de Barry est de sauver celles qu'elle considère comme étant incapables d'autodétermination » (Kempadoo, 1998 : 11).

Les organisations des travailleuses du sexe du Tiers-Monde rejettent cette représentation raciste d'elles-mêmes, qu'elles jugent fallacieuse et désespérée (Voir Kempadoo et Doezema, 1998).

La « langue du travail du sexe » n'est pas non plus, comme le sous-entend Barry, un concept occidental récupéré par les travailleur-euse-s du sexe ignorant-e-s du Tiers-Monde qui sont incapables d'en comprendre les ramifications. Tandis que le terme « travail du sexe » a été inventé par Carol Leigh, une travailleur-euse-s du sexe occidentale (Leigh, 1998), son adoption rapide et largement répandue par des travailleuses du sexe dans le monde entier ne reflète pas la stupidité, mais plutôt une vision politique partagée. Comme le démontre Kempadoo (1998), les travailleur-euse-s du sexe du Tiers-Monde se sont organisées en vue de demander l'abolition de lois et de pratiques discriminatoires à plusieurs reprises au cours des siècles passés. En continuant sur cette lancée, les organisations pour les droits des travailleur-euse-s du sexe fleurissent aujourd'hui dans tout le Tiers-Monde : les luttes des « travailleur-euse-s du sexe » ne sont ainsi ni une création des mouvements pour les droits des prostituées occidentales, ni le privilège des trois décennies passées (Kempadoo, 1998: 21).

Les travailleuses du sexe du Tiers-Monde ont vu clair dans l'attitude condescendante de ceux qui, comme Barry, voudraient les sauver pour leur propre bien.

Cela vaut la peine de citer des extraits du "manifeste des travailleuses du sexe" (1997), rédigé lors de la Première Conférence nationale des Travailleuses du Sexe à Calcutta (1997):

«Comme de nombreux autres métiers, le travail du sexe est également un métier nous sommes systématiquement les cibles d'impulsions moralisantes de groupes sociaux dominants, au travers de missions de nettoyage et de purification au niveau matériel et symbolique. Lorsque nous figurons sur un programme politique ou de développement, nous faisons l'objet de pratiques discursives et de projets pratiques dont le but est de nous sauver, réhabiliter, améliorer, discipliner, contrôler ou fliquer. Les organisations caritatives veulent nous sauver et nous mettre dans des maisons "protégées", les organisations de développement veulent nous "réhabiliter" à travers des activités peu rémunérées, et la police veut régulièrement faire des raids dans nos quartiers au nom de la lutte contre le trafic « immoral ». Même lorsque les discours dominants nous perçoivent de façon moins négative, voire avec sympathie, ils ne sont pas dénués de stigmatisation ou d'exclusion sociale. En tant que victimes d'abus, dénuées de pouvoir et de ressources, nous sommes perçues comme des objets de pitié.»(Durban Mahila Samanwaya Committee (DMSC). 1997 : 2-3)

Une « hiérarchie de civilisations »

Je me tourne maintenant vers la seconde affirmation de Liddle et Rai à propos des mécanismes du pouvoir orientaliste au sein du discours féministe : le pouvoir orientaliste est invoqué discursivement quand l'oppression masculine et la résistance féminine sont caractérisées de manière

à renforcer une « hiérarchie de civilisation ». Le travail de Barry, et la rhétorique de campagne du CATW, situe clairement la Traite dans l'arriération des sociétés traditionnelles (Kempadoo, 1998). Comme dans la campagne indienne des féministes Victoriennes, « les pratiques traditionnelles et religieuses » sont vues comme la racine du problème de la Traite : « la Traite se concentre en particulier sur les femmes autochtones qui sont issues de communautés tribales reculées où la famille traditionnelle et les pratiques religieuses amoindrissent l'importance des filles ou les réduisent filles au service sexuel, ce qui permet et encourage leurs parents à vendre leurs filles » (Barry, 1995, 178).

Se référant à une remarque d'une leadeuse des droits des femmes pakistanaise disant que les filles Bengladeshi victimes de traite à destination du Pakistan ne savent pas de quel pays elles viennent, Barry en viendrait presque à qualifier ces femmes de sous-humaines : « l'analphabétisme et le féodalisme patriarcal des villages ruraux nie l'identité humaine de beaucoup de ces femmes » (1995: 171). En ce qui concerne les femmes thaïlandaises, elle remarque : « en Thaïlande, l'idéologie religieuse et le féodalisme patriarcal réduit la valeur des vies des femmes à celle de la propriété sexuelle et économique, qui à son tour valide la prostitution » (1995 : 182). Son analyse se fonde sur celle de Troung (1990), dont le travail, bien qu'étant de grande importance, n'est pas exempt de l'idée que les « cultures non-modernes vivent dans un temps différent, arriéré ou fixé dans le temps » (Lyons, 1999: 3).

Cette attitude - selon laquelle les femmes du Tiers-Monde, en particulier les prostituées - sont victimes de leur culture (arriérée, barbare) est omniprésente dans la rhétorique de la CATW et dans celle des organisations féministes qui se sont jointes au lobbying de la CATW lors du protocole de Vienne contre la Traite. Selon la présidente du Planned Parenthood (Planning Familial) Gloria Feldt: «Aux USA, nous avons tendance à voir les problèmes de la Traite et de la prostitution forcée par le biais de notre propre société démocratique. Dans beaucoup de cultures, les femmes et les filles n'ont pas de pouvoir et très peu de droits, leur vulnérabilité à l'esclavage sexuel est donc très élevée. »

La co-directrice de la CATW déclarait récemment que : "dans les pays du Sud et de l'Est, les victimes du commerce sexuel sont souvent de jeunes femmes et des filles qui sont désespérément pauvres dans des cultures où il est attendu des femmes qu'elles se sacrifient pour le bien-être de leurs familles et de leurs communautés" (Leidhold, 1999; 4). Dans les discours féministes inspirés de la CATW, les travailleuses du sexe du Tiers Monde sont présentées comme innocentes, arriérées et impuissantes – en besoin d'être secourues (Doezema, 1998, 2000; Murray, 1998). Grâce à elle, la supériorité du corps occidental salvateur est établie et entretenue.

Protection ou discipline

Selon Wendy Brown, le résultats des stratégies basées sur le ressentiment est que les demandes pour que l'Etat répare les identités blessées peuvent finir par réinscrire, plutôt que la neutraliser, l'identité blessée elle-même. Comme nous l'avons examiné dans la première section, les « politiques de protection » sont particulièrement dangereuses pour les femmes à cause de la manière dont elles ont été usées pour contrôler et diviser les femmes.

Brown suggère que nous devrions être plus prudent-e-s quant aux tentatives visant à protéger sexuellement les femmes :

« Si les politiques de protection sont généralement problématiques pour les femmes et pour le féminisme, les politiques spécifiques de protection sexuelles, comme celles inhérentes à la législation féministe anti-pornographie ou de criminalisation de la prostitution, le sont encore plus [...]»

De telles demandes de protection impliquent rechercher cette protection contre les hommes auprès d'institutions masculinistes, ce qui renvoie plus à du féodalisme qu'à de la liberté. En effet, être « protégé-e » par ce même pouvoir dont on craint les abus perpétue cette situation de dépendance et d'impuissance qui a caractérisé la grande partie de l'histoire de la femme indifféremment de la culture ou de l'ère » (1995: 165).

Les revendications de Barry et de la CATW visent à mettre un terme à la « blessure ». En ce sens, elles sont formulées sous la forme de l'idéal universel des droits humains. Pourtant leurs objectifs politiques trahissent leur volonté de soumettre les « corps souffrants » dont les « blessures » sont vues comme l'essence même de l'identité de « femme ».

Aux négociations de Vienne, le groupe de lobbying de la CATW soutient une définition de la « traite des femmes » qui pourrait restreindre drastiquement la capacité des femmes à se déplacer tant à l'intérieur d'un pays qu'à l'étranger. Elles demandent que ceux qui voudraient aider une femme à migrer quand l'issue de cette migration est la prostitution de ladite femme, soient accusés de « Traite » (CATW, 1999). Cela veut dire qu'un proche conduisant une travailleuse du sexe potentielle d'une ville à l'autre, ou même une compagnie aérienne utilisée par une travailleuse du sexe potentielle pourrait être accusée de « Traite » (Soriano citant Jordan, 2000). Il n'est pas difficile de voir comment ces restrictions s'insèrent dans l'idée bien répandue aujourd'hui qu'il faut garder la femme à la maison (Guy, 1992; Yuval-Davis, 1997; Wijers, 1999; Doezema, 2000).

Dans un autre exemple, Barry cite une politique adoptée par le gouvernement vietnamien pour éradiquer la prostitution en 1993. Les prostituées "désireuses de vivre normalement" se voyaient offertes une quantité d'argent non précisée pour le faire (Barry citant Quy, 1995: 300). Cependant, les prostituées « non désireuses » étaient « internées dans des centres de rééducation pour une durée minimum de six mois » (Barry citant Quy, 1995: 301). Barry soutient l'internement de travailleuses du sexe sous le couvert de les « protéger » — c'est là assurément une démonstration glaçante de la politique du ressentiment en action.

Conclusion

Soyons clair : l'Empire n'existe plus. Les formes contemporaines de domination internationale (« développement », « mondialisation ») sont certes chargées d'un passé colonial mais leurs mécanismes de pouvoir ne sont pas ceux de l'Empire. La décolonisation, les mouvements d'indépendance, les nouveaux mouvements sociaux, les communautés et les ONG ont amené de nouveaux acteurs sur la scène politique internationale, et le pouvoir ne peut plus être exprimé géographiquement. Dès lors, l'utilisation contemporaine des "corps souffrants" des prostituées par les féministes occidentales ne peut être analysé comme parfaite analogie de l'utilisation qu'en faisaient les féministes victorienne. Néanmoins, le pouvoir n'est pas le seul héritage des nations qui étaient autrefois des empires, et elles possèdent toujours la part du lion en ce qui est de la puissance économique et du pouvoir politique. Sur ce point, la réaction ambivalente des féministes quant aux relations de domination internationales contemporaines est similaire à celle de leurs ancêtres victorienne.

Selon l'analyse de Burton, la construction de l'identité féministe victorienne au travers du corps de la prostituée indienne réduite en esclavage, s'est opérée grâce à une interaction entre identification et opposition. Cette identité s'est affirmée d'une part grâce à la capacité des femmes à s'identifier à la douleur, et d'autre part en institutionnalisant la supériorité de la femme anglaise sur les femmes colonisées. Pour les féministes de la CATW, le « corps souffrant » de la « prostituée du tiers-monde » sert à séparer des femmes « émancipées » tout en symbolisant la « blessure » ultime de l'identité de « femme ». À travers elle, les féministes abolitionnistes ont pu argumenter en faveur d'une inclusion de la femme dans les droits humains internationaux : les « prostituées du tiers-monde » malades, kidnappées, violées et battues deviennent un puissant symbole pour l'exclusion des femmes des droits humains « universels », du fait de leur subordination sexuelle. La « prostituée du tiers-monde », opprimée par la tradition et la religion, exploitée par un capitalisme occidental patriarcal, portant le fardeau d'un héritage colonial basé sur l'arriération et l'innocence sexuelle, est la figure parfaite d'une féminité subordonnée sexuellement.

Selon l'analyse de Brown, le désir de protection des identités blessées mène à une collusion avec les régimes de pouvoir disciplinaires, ainsi qu'à leur intensification. Le processus de formation de l'identité dans le travail de Barry et de la CATW est compliqué. Il est constitué tant d'une identification avec le « corps souffrant » de la prostituée — « la femme pute » — qu'au travers d'une opposition néo-impérialiste avec la prostituée du tiers monde « arriérée ». Mais derrière ce processus compliqué d'identification/« d'altération » mis en œuvre par la CATW, c'est le contrôle de certains corps que l'on cherche à réaliser au nom de la femme. Il n'est pas étonnant que beaucoup de gouvernements puissent sympathiser avec cette position. Mais alors que les négociations se déroulent toujours et que l'issue reste incertaine, des signes montrent que les Nations-Unies vont adopter une approche visant à « protéger » les femmes de la prostitution en limitant leur liberté. La CATW ne devrait pas être surprise de voir que les travailleuses du sexe partout dans le monde soient peu reconnaissantes pour leurs efforts en leurs noms.

Notes

Joe Doezema est une doctorante à l'Institut d'Études sur le Développement à l'Université de Sussex. Elle est une activiste pour les droits des travailleur-euse-s du sexe depuis près de 10 ans, et est membre du Network of Sex Work Projects (NSWP).

J'aimerais remercier Andre Cornwall et Anne Marie Goetz pour leurs très bons commentaires pendant la réalisation de cet article.

1 Membres du Human Rights Caucus : l'International Human Rights Law Group, USA ; la Foundation Against Trafficking in Women, Pays-Bas ; la Global Alliance Against Trafficking in Women, Thaïlande ; l'Asian Women Human Rights Council, Philippines et Inde ; la Strada, Pologne ; Nab Ying, Allemagne ; la Foundation for Women, Thaïlande ; et le KOK - German NGO Network Against Trafficking in Woman. Des représentantes du Network of Sex Work Projects ont également été actives au sein du lobby. Pour plus d'informations sur les activités de lobbying du Human Rights Caucus, voir <http://www.hrlawgroup.org>.

2 Partisans du International Human Rights Network mené par la CATW : la Coalition Against Trafficking in Women, Amérique du Nord, Asie du Pacifique, Afrique, Amérique Latine et Australie ; Equality Now, USA, l'International Abolitionist Federation et le Woman's Front, Norvège. Pour plus d'informations sur le réseau de lobbying du International Human Rights, voir <http://www.uri.edu/artsci/wms/hughes/catw>.

3 Pour l'analyse de la position des différentes féministes et travailleuses du sexe sur la Traite, voir Chapkis (1997), Doezema (1998), Murray (1998), (NSWP 1999).

Le Network of Sex work Projects (<http://walnet.org/NSWP>), une ONG internationale qui demande la reconnaissance du travail du sexe comme profession à part entière, a travaillé activement à aider le Human Rights Caucus à se développer.

L'auteure a également été très impliquée dans cette action, et a assisté à plusieurs sessions au UNCICP de Vienne.

4 Le Human Rights Caucus défend l'idée que la Traite des Femmes devrait être insérée dans un contexte plus global de migration en vue de travail forcé et de servitude, comme le travail dans des fabriques et dans l'agriculture (Human Rights Caucus, 1999). Le Human Rights Caucus soutient les efforts des activistes pour le travail du sexe dans leurs demandes de légitimité pour leur profession, tout en combattant les abus de pouvoir au sein de l'industrie du sexe.

La position du Human Rights Caucus (Comité des Droits Humains) est globalement soutenue par plusieurs organisations des Nations-Unies, parmi lesquelles figurent le Rapporteur spécial des Nations Unies chargé d'examiner la question de la violence à l'égard des femmes, ses causes et ses conséquences (A/AC.254/CRP.13), le Haut Commissariat aux Droits de l'Homme des Nations-Unies (A/AC.254/CRP.16), et l'Organisation Internationale du Travail (A/AC.254/CRP.14). Ce support confirme les arguments que j'ai fait dans un article précédent (Doezema, 1998) sur l'idée que la communauté internationale est en train de prendre ses distances avec l'idée établie dans les accords comme la Conventions sur la Répression de la Traite des Personnes et de l'Exploitation d'Autrui, qui veut que toute prostitution est « exploitation » et devrait être abolie. Cependant, cela ne veut pas dire que la CATW n'a pas d'influence sur le plan international. Ils sont bénéficiaires de dons et de fonds totalisant 349 000\$, venant du Département de la Justice américaine et la Fondation Ford (Boston Globe, 2 January 2000, C1). La CATW a utilisé les négociations au sein des Nations Unies comme tremplin pour lancer une campagne de grande envergure. Bien qu'il soit

encore trop tôt pour déterminer les effets de leur lobbying au sein des Nations Unies. (les négociations sont tenues de se dérouler jusqu'en Octobre 2000), la CATW a lancé ces derniers mois dans une offensive contre la position des États-Unis au sein des négociations (Raymond, 1999). La Droite Chrétienne et d'autres organisations conservatrices ont joint la campagne afin d'attaquer l'administration Clinton qu'ils accusent d'être trop laxiste sur la question de la Traite et de la prostitution (New York Post, 8 January 2000 <http://uri.edu/artsci/wms/hughes/catw>).

La campagne menée par la CATW attaque la définition de la Traite proposée et défendue par la délégation étatsunienne à Vienne, qui pour la CATW reflète la position « pro-prostitution » du Human Rights Caucus. En réponse à cette pression, la Coordinatrice d'État déléguée à la condition de la femme de l'administration Clinton a publié une circulaire détaillant la position des États-Unis sur la question. Selon ce document, cette position est sans équivoque : les États-Unis sont contre la prostitution. « l'administration s'oppose à la prostitution dans toutes ses formes. Les États-Unis possèdent peut-être les lois les plus étendues du monde sur cette question » (« UN Trafficking Treaty : Myths/Facts http://state.gov/www/global/women/fs_000118_myths.html). Cette réponse de l'administration est un signe de l'influence du lobbying anti-prostitution de la CATW. Pour ceux qui sont impliqués dans la lutte contre les effets des lois anti-prostitution sur la vie de travailleur-euse-s du sexe, et particulièrement les immigré-e-s, c'est particulièrement inquiétant.

5 Mon utilisation des termes « femme du tiers-monde », « féminisme du tiers-monde » et « travailleuse du sexe du tiers-monde » recoupe celle qu'en fait Kempadoo, qui écrit : « « femme du tiers-monde » est ici utilisé comme proposition faite par les « féministes du tiers-monde », ce qui donne l'image d'une collectivité dont la vie est conditionnée et sculptée par leur lutte contre le néo-capitalisme, l'impérialisme, le capitalisme et la subordination genrée » (1998: 24). Par ailleurs, ces termes englobent pour moi tant les hommes que les femmes.

6 Bien que la campagne menée par Butler n'était pas représentative de l'opinion féministe au moment de la guerre, Burton (1998) utilise cet exemple pour illustrer la façon dont les féministes se reposaient sur la souffrance des corps colonisés pour argumenter en faveur de l'inclusion des femmes britanniques dans la sphère politique.

7 La campagne n'est pas limitée à la Grande-Bretagne : des organisations transfrontalières de féministes se sont formées pour mettre un terme à ce « trafic d'esclave blanc ».

La campagne n'était pas non plus limitée aux féministes : à mesure que les peurs autour de l'esclavage blanc s'intensifiaient, la campagne s'est vue revêtir une nature de plus en plus répressive.

Les organisations de purification sociale, qui défendaient l'usage de mesures répressives pour purger la société du vice, ont dominé la campagne contre l'esclavage blanc.

Certaines féministes furent attirées pour le caractère répressif du mouvement pour la « pureté sociale », d'autres, cependant, comme Josephine Butler, s'en distancèrent.

Pour aller plus loin : Walkowitz (1980), Grittner (1990), Guy (1991), Bland (1992), Irwin (1996).

8 Il était également essentiel pour la cause des abolitionnistes que les femmes indiennes soient perçues comme dignes d'être « sauvées ». Alors que les féministes abolitionnistes se battant contre les Contagious Diseases Acts d'Angleterre peignaient la prostituée comme victime plutôt que comme une « vilaine femme dépravée » (Walkowitz, 1980; Roberts, 1992), la campagne s'opposant aux lois en Inde se confrontait à la version coloniale de la prostituée vue comme primitive et impudique par nature (R.Chatterjee, 1992; Burton, 1994). L'argument des abolitionnistes stipulant que les Contagious Diseases Acts régulaient plutôt qu'abolissaient la prostitution était contré par les officiels de la façon suivante : ils invoquaient la nature supposément « lascive » de la société indienne (R. Chatterjee, 1992), où la prostitution était censée être l'expression du besoin vorace des

femmes indiennes pour le sexe, et non une aberration chargée de honte. Comme l'ajoute Ratnabali Chatterjee (1992), « sexualiser » l'Autre était caractéristique de l'approche orientaliste en Inde. En tant que telles, ces lois reflétaient les propres préoccupations des colonisateurs plutôt que l'état de la prostitution en Inde.

Bien qu'acceptée jusqu'à un certain point comme profession, la prostitution était toujours fortement stigmatisée, et plus particulièrement celle de « basse classe » (R. Chatterjee 1992; Engels, 1996). Il n'y a eu que peu d'écrits nationalistes et féministes sur le rôle de la prostitution, comparés aux discours traitant d'autres problématiques liées à la sexualité ou au genre comme la sati, le harem et le mariage entre mineurs. Néanmoins, il transparaît de ce qui est écrit que le sujet de la prostitution, comme beaucoup de sujets traitant de la place de la femme, était plus un champ de bataille opposant les nationalistes et les féministes qu'une réflexion sur les femmes de l'époque (voir Mani, 1989, R. Chatterjee, 1992; Kumar, 1993; Engels, 1996).

9 Déclaration de Evelina Giobbe à la NGO Consultation with UN/IGOs on Trafficking in Persons, Prostitution and the Global Sex Industry: 'Trafficking and the Global Sex Industry: The Need for a Human Rights Framework' 21–2 June 1999, Palais des Nations, Geneva.

10 La troisième méthode pour un auteur d'exercer le pouvoir orientaliste est « quand le discours forme une alliance explicite ou implicite entre les structures impérialistes qui lient colonisé et pays post-colonial dans une position de subordination à l'intérieur du système économique international. (Liddle and Rai, 1998: 512).

11 Barry soutient que les travailleuses du sexe occidentales qui « font la promotion de la prostitution » sont dans une « stratégie de survie », refoulant et reconfigurant la douleur de façon à ce qu'elle soit supportable. Elle affirme presque que toutes les activistes pour les droits des travailleuses du sexe occidentales, ainsi que les femmes qui les soutiennent, refoulent des mémoires enfantines d'inceste qui les ont conditionnées à agir en faveur du patriarcat (à voir notamment : 1995: 279).